

UNIVERSITÉ DE BUCAREST

COURS D'ÉTÉ  
ET

COLLOQUES SCIENTIFIQUES

EUGENIO COSERIU

Professeur à l'Université de Tübingen

ESSAI D'UNE NOUVELLE TYPOLOGIE DES LANGUES ROMANES

SINAIA

25 juillet - 25 août 1971

ESSAI D'UNE NOUVELLE TYPOLOGIE  
DES LANGUES ROMANES

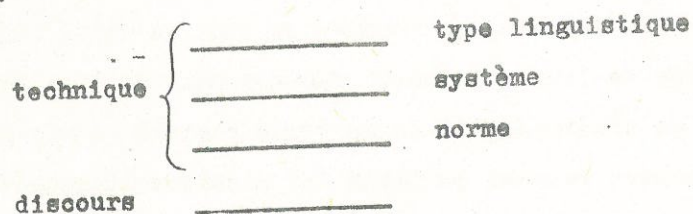
par Eugenio Coseriu  
Professeur à l'Université  
de Tübingen

1. On sait plus ou moins clairement depuis longtemps que ce qui caractérise les langues romanes en tant qu'unité linguistique c'est le type de leurs systèmes grammaticaux. Ce type constitue en même temps un trait négatif et un trait positif d'une part, il sépare les langues romanes du latin (et d'autres langues); d'autre part, il atteste - même pour le profane et pour toute personne ayant une connaissance pratique de plusieurs langues romanes - l'unité fondamentale de ces langues, en dépit des nombreuses différences qui les séparent.

C'est ce type linguistique roman que nous nous proposons de considérer et définir plus précisément. D'un point de vue historique, il s'agit de l'orientation - dans son ensemble, uniforme - du développement des systèmes linguistiques romans, orientation qui commence à s'imposer manifestement dès l'époque du latin vulgaire.

2. Mais, tout d'abord : que comprend-on au juste par "type linguistique" ? J'espère répondre à une aspiration implicite de la typologie linguistique traditionnelle en définissant le type linguistique, précisément d'un point de vue purement linguistique, c'est-à-dire sans avoir recours à aucun point de repère tiré de la sociologie ou de la psychologie des peuples, comme : la couche structurale la plus haute pouvant être objectivement constatée et prouvée en partant des oppositions fonctionnelles d'une technique linguistique.

L'activité concrète du discours se déroule en effet, en grande partie, conformément à une "dynamis" historique, c'est-à-dire conformément à une technique linguistique historiquement transmise et fonctionnant toujours dans le sens synchronique, et qui inclut aussi le matériel linguistique traditionnel. Or, dans chaque technique linguistique (en gros, dans ce qu'en français on appelle une langue), il faut distinguer différentes couches de structuration, précisément les couches de la norme, du système et du type linguistique :



La norme contient tout ce qui, dans une technique linguistique, est "normal", commun et tout simplement traditionnel, même en n'étant pas fonctionnel. Le système, par contre, contient tout ce qui est non seulement traditionnel, mais en même temps objectivement fonctionnel, c'est-à-dire tout ce qui représente les oppositions distinctives indispensables d'une technique linguistique.

Ainsi par exemple la distinction entre [ɛ] et [e] est normale et traditionnelle en espagnol (on prononce, par ex. [βerde] mais [keso]), mais elle n'y est pas fonctionnelle, puisqu'elle ne peut différencier aucun couple de mots espagnols: elle n'appartient pas à la norme de la langue espagnole. Par contre, la différence entre [ɛ] , [e] d'une part et [a] d'autre part, ou, pour mieux dire, entre les phonèmes / e / et / a /, est, dans la même langue, non seulement traditionnelle, mais aussi objectivement fonctionnelle; elle sert à distinguer, par ex., / pera / de / para /. C'est pourquoi cette différence appartient non seulement à la norme, mais aussi au système de la langue espagnole. Des phénomènes analogues ou même identiques du point de vue matériel peuvent faire

partie du système linguistique dans une langue A, tandis que, dans une langue B, ils n'appartiennent qu'à la norme de la langue, et inversement. Ainsi la différence entre le g fermé et le g ouvert, qui en espagnol n'appartient qu'à la norme de la langue, est objectivement fonctionnelle en italien, et elle y appartient par conséquent au système. Tout cela est valable aussi pour les autres domaines de la structure linguistique matérielle, au-delà de la phonologie, et aussi pour le plan sémantique de la langue.

Or, en partant du niveau du système, l'on peut constater, à un niveau supérieur d'abstraction, l'analogie structurale et fonctionnelle entre ses diverses sections, c'est-à-dire l'unité fonctionnelle de divers procédés structuraux d'une langue dans les différents domaines de son système, par exemple une unité essentielle des procédés fonctionnels utilisés dans le domaine du nom et des procédés utilisés dans le domaine du verbe, ou bien des procédés concernant la formation des mots et des procédés concernant la formation des propositions et des phrases, etc. On peut donc, à ce niveau plus élevé, ramener à des classes homogènes et à certains principes fonctionnels généraux des procédés qui sont dissemblables au niveau du système linguistique. C'est ce qu'on fait déjà, jusqu'à un certain point - bien qu'unique-ment du point de vue matériel -, quand on réduit, par exemple, la déclinaison, la conjugaison et la formation des comparatifs et superlatifs à l'aide de désinences à un seul procédé homogène, qu'on appelle "flexion". Cette unité fonctionnelle supérieure de divers procédés du système, c'est justement le type linguistique, et en ce sens on peut dire que le type est la couche la plus haute de la structuration d'une technique linguistique: le type contient les principes techniques généraux d'une langue, il représente, pour ainsi dire, sa cohérence et son homogénéité fonctionnelles.

Le type linguistique est donc un fait synchronique et, par conséquent, c'est à la linguistique descriptive qu'il appartient de

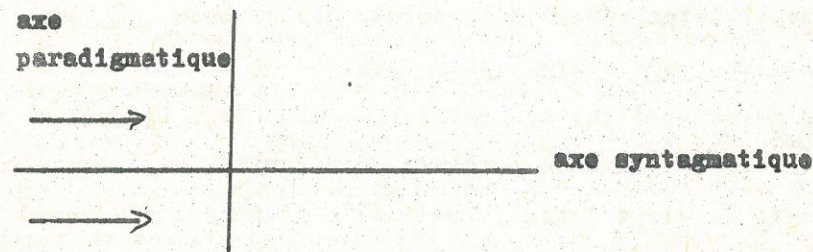
l'établir et de l'étudier. Si, dans ce qui suit, je parle du latin et du latin vulgaire en les comparant aux langues romanes, ce n'est pas donc par confusion arbitraire du point de vue synchronique et du point de vue diachronique; c'est, tout au contraire, une alternance intentionnelle - et, à mon sens, utile - des deux points de vue. En effet, un type linguistique nous apparaît bien plus clairement, si nous le considérons en comparaison avec un autre type (ou avec d'autres types), et d'autant mieux si cet autre type linguistique appartient à une phase antérieure de la même langue.

Et il nous apparaît plus clairement encore si nous pouvons le suivre dans sa genèse et dans son développement, par exemple, si nous pouvons ramener à un seul principe technique, à une orientation typologique homogène, toute une série de changements linguistiques différents. Il faut finalement remarquer que le rapport entre le type linguistique et le système est analogue au rapport entre celui-ci et la norme : plusieurs systèmes peuvent, en effet, correspondre à un seul et même type linguistique et des phénomènes semblables au niveau du système peuvent être interprétés comme très différents au niveau du type (c'est, par exemple, le cas de la flexion verbale en latin et en roman).

3. Parmi les différentes façons d'envisager le problème de la typologie, la plus ancienne - bien que sous une formulation nouvelle - nous paraît être toujours la plus féconde, tout au moins en ce qui concerne la caractérisation des langues romanes. Cette façon d'envisager notre problème repose au fond, tout en n'utilisant pas cette terminologie, sur la distinction entre les procédés paradigmatiques et les procédés syntagmatiques, les procédés paradigmatiques dont il est question ici concernant au principe les paradigmes des mots.

En effet, dans toutes les langues, les fonctions des formes (des mots) sont déterminées par leur position et par leurs rapports

réciproques sur deux axes différents. Ces axes sont l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique : l'axe des paradigmes grammaticaux connus des locuteurs (c'est-à-dire de la flexion, des différentes formes que peut prendre le mot pour exprimer diverses fonctions) et l'axe de l'énoncé concret, de ce qu'on appelle la chaîne parlée :



Sur l'axe paradigmatique, on interprète une forme par rapport aux autres formes du même mot que l'on connaît ; sur l'axe syntagmatique, par rapport à des formes que l'on constate concrètement dans la chaîne parlée (ou écrite). Ainsi roum. cai fr. chevaux sont interprétés comme des formes du pluriel grâce à l'axe paradigmatique, c'est-à-dire en vertu d'un rapport implicite avec les formes cal, cheval ; autrement dit, parce qu'on sait que dans les paradigmes :

cal	cheval
cai	chevaux

les formes cai, chevaux occupent la place du pluriel. La forme nai a une figure phonique très semblable à cai, mais on ne l'interprète pas comme pluriel, parce que dans ce cas le paradigme en question n'est pas

<sup>x</sup> nai
nai

mais :

nai
naiuri

La forme roum. ochi a aussi une figure phonique jusqu'à un certain point semblable, mais ici les choses se présentent encore autrement, puisque cette forme peut occuper dans le paradigme en question aussi bien la place du singulier que celle du pluriel. Dans ce cas donc, la détermination paradigmaticque n'est pas suffisante et nous devons nous transporter sur l'axe syntagmaticque pour pouvoir interpréter cette forme, par exemple, un ochi, doi ochi, ou bien ochi negru, ochi negri. De la même façon, la détermination paradigmaticque est suffisante pour esp. tenías (ce ne peut être que le deuxième personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif du verbe tener), mais elle n'est pas suffisante pour esp. tenía, qui peut être ou bien la première ou bien la troisième personne du singulier du même temps: nous n'interprétons cette forme exactement que grâce à une détermination syntagmaticque, par exemple, yo tenía, él tenía. Et la forme lat. amor peut appartenir aussi bien au paradigme amor, amoris, etc. qu'au paradigme amor, amaris, etc.: ici encore l'on doit avoir recours à l'axe syntagmaticque pour pouvoir interpréter cette forme ou bien comme le nominatif du substantif amor ou bien comme la première personne du présent de l'indicatif du passif du verbe amare.

La détermination paradigmaticque est donc une détermination interne: elle apparaît dans la forme même et indique quelle est la place de cette forme dans un paradigme; la détermination syntagmaticque est, au contraire, une détermination externe: elle n'apparaît pas dans la forme elle-même, mais bien en dehors d'elle, quelque part dans la chaîne parlée.

Ainsi qu'on l'a déjà dit, les deux axes fonctionnent en principe dans toutes les langues. Mais ils n'y fonctionnent pas partout dans la même mesure. Dans certaines langues, comme l'anglais et encore plus le chinois, l'axe syntagmaticque est prédominant; dans d'autres, comme le russe ou le latin, c'est l'axe paradigmaticque qui domine; et dans d'autres encore, comme l'allemand, l'on constate

presque un équilibre entre les deux axes. Depuis A.W. Schlegel (1818) on appelle "synthétiques" les langues dans lesquelles prédomine l'axe paradigmaticque, et "analytiques" celles dans lesquelles l'axe syntagmaticque est prépondérant.

4. Cette caractérisation typologique est également la plus courante jusqu'à nos jours dans la linguistique romane. On lit très souvent dans nos manuels que le latin était "synthétique", tandis que les langues romanes seraient des langues "analytiques". Ainsi, dit-on, le latin avait: patri - patri, altus - altior, ipse - ipsius, donc des déterminations internes, paradigmaticques; en latin vulgaire et en roman, l'on a par contre de patrem - ad patrem, altus - magis altus (plus altus), esp. ése - de ése, donc des déterminations externes, syntagmaticques, des mêmes fonctions.

Naturellement, cela est en soi incontestable. Mais ce n'est qu'une caractérisation approximative et insuffisante. D'une part, cette caractérisation est assez vague, puisque la différence entre "synthétique" et "analytique" n'est - comme on l'a vu - qu'une différence relative. D'autre part, elle n'est pas tout à fait exacte. En latin, la détermination interne, paradigmaticque, des fonctions grammaticales était effectivement prépondérante, puisque le latin avait une flexion assez riche, aussi bien pour les formes nominales que pour les formes verbales. Mais quelle est en réalité la situation en roman? En roman, la détermination externe, syntagmaticque, paraît certainement dominer; mais cela n'est vrai que pour les formes nominales (substantifs, adjectifs, pronoms, excepté les pronoms personnels), et non pas pour les formes verbales. Le roman s'est, en effet, orienté, depuis le latin vulgaire, vers la perte de la déclinaison et, aujourd'hui, les langues romanes n'ont plus de déclinaison pour le substantif, l'adjectif et la plupart des pronoms; seul le roumain a conservé une trace de la déclinaison nominale proprement-dite, en faisant la distinction entre nominatif-

accusatif d'une part et génitif-datif d'autre part, mais cela seulement pour le féminin et seulement pour le singulier (par exemple casâ - case); et, d'après certains savants, même ce reste de déclinaison ne serait qu'un phénomène secondaire, dû à la postposition de l'article. Par contre, le roman a assez bien conservé la conjugaison et il l'a même souvent rétablie, voire élargie; ainsi par exemple, chanterai - chanteras ... , chanterais - chanterais ... sont de nouveaux paradigmes romans, de formation secondaire. Vu sous cet angle le roman ne serait donc pas "analytique", mais "synthétique".

On pourrait alors essayer de caractériser le roman par rapport au latin par la perte de la déclinaison et la conservation de la conjugaison. Mais, d'une part, cette caractérisation ne serait pas une caractérisation typologique; d'autre part, elle ne serait pas juste non plus.

En fait, le roman a éliminé non seulement la déclinaison, mais aussi la comparaison synthétique des adjectifs et adverbess, qui correspond à d'autres fonctions, et cela encore plus tôt et dans une mesure plus radicale que dans le cas de la déclinaison, et il a introduit des formes périphrastiques aussi pour certains adverbess (par exemple, hinc = roum. de aici, hac = roum. pe aici). La soi-disant "tendance" à la construction périphrastique, c'est-à-dire à la détermination syntagmatique des fonctions, est par conséquent, plus générale, puisqu'elle concerne aussi la comparaison des adjectifs et adverbess et la formation de certaines séries d'adverbess.

Puisque dans ces derniers cas il s'agit aussi de "fonctions nominales" - au sens plus large -, on pourrait penser que le roman est caractérisé par le fait qu'il a une détermination interne, paradigmatique, pour le verbe, et une détermination externe, syntagmatique, pour les formes nominales. Mais, du point de vue typologique, ce serait un manque de cohérence, et, du reste, cela n'est

pas conforme aux faits non plus. En un sens, une telle caractérisation serait trop large; d'un autre côté, elle serait trop étroite. La latin vulgaire vise, en effet, à l'élimination de la déclinaison et introduit des prépositions pour les fonctions des cas, mais en même temps il conserve, et quelquefois même il renforce, la distinction formelle entre singulier et pluriel et entre masculin et féminin. C'est ainsi, par exemple, qu'en latin une forme telle que casae pouvait être aussi bien le génitif ou le datif singuliers que le nominatif pluriel; en italien, par contre, la forme case est clairement désignée comme pluriel. Et c'est un fait bien connu qu'en latin vulgaire des mots comme socrus, marus prennent une marque de leur genre et que la différence de genre est introduite aussi pour des adjectifs tels que pauper (dans l'Appendix Probi nous trouvons socra, nura, paupera mulier). Par conséquent, toutes les fonctions nominales ne sont pas exprimées en roman de façon périphrastique (syntagmatique) et, de ce point de vue, la caractérisation possible que nous venons d'indiquer serait trop large. Par contre, en ce qui concerne le verbe, il est sans aucun doute exact que la plupart des formes verbales simples, "synthétiques", ont été conservées, mais en même temps l'on constate pour le verbe aussi des formes périphrastiques telles que habeo dictum, dicere habeo = (j'ai dit, je dirai), et tout le passif roman est périphrastique: vue sous cet angle, la même caractérisation serait donc trop étroite, puisque la soi-disant "tendance périphrastique" englobe aussi un secteur du domaine verbal.

5. Nous devons, par conséquent, suivre une voie différente. Puisque les formes périphrastiques représentent, sans aucun doute, en latin vulgaire et en roman un phénomène important et remarquable, l'on peut se demander si la soi-disant "tendance périphrastique" correspond à une orientation fonctionnelle homogène. Ou, pour mieux dire: en latin vulgaire et en roman, l'on constate, dans tout

le domaine de la morphologie, des formes synthétiques, donc des déterminations internes des fonctions, et aussi bien des formes périphrastiques, donc des déterminations syntagmatiques ou externes. La question typologique est alors celle-ci : y a-t-il en latin vulgaire et en roman un principe unitaire, une unité fonctionnelle, une orientation fonctionnelle homogène des déterminations paradigmatisques d'une part et des déterminations syntagmatiques d'autre part ? Et, s'il en est ainsi, quelle est cette orientation fonctionnelle homogène ?

Revenons aux formes nominales. L'on a vu que le latin vulgaire conserve et même renforce la distinction formelle entre le singulier et le pluriel et entre le masculin et le féminin, que, par contre, il élimine la déclinaison. Quel peut être le principe unitaire régissant ce fait ? Quelle est l'unité fonctionnelle du nombre et du genre et qu'est-ce qui oppose ces deux catégories à la catégorie de cas ? Eh bien, le singulier et le pluriel, le masculin et le féminin sont, pour ainsi dire, des fonctions "internes", non relationnelles, "inactuelles" : elles correspondent à la réalité que l'on pense et désigne ou à une classification linguistique déjà établie de la réalité, et non pas à un rapport occasionnel que l'on établit dans une phrase; elles ne sont pas des fonctions "dans la phrase", mais des fonctions des "mots" en tant que tels. Qu'un substantif soit masculin ou féminin, qu'on pense à un objet ou à plusieurs objets, ce sont des faits qui sont indépendants des rapports actuels établis à l'intérieur de la phrase. Aussi le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel peuvent-ils remplir, dans la phrase, n'importe quelle fonction nominale, par exemple, le sujet, le complément d'objet, le complément indirect : en fait, ils sont indépendants de ces fonctions. Les fonctions des cas, par contre, sont des fonctions "actuelles", "externes", relationnelles, que l'on établit dans un rapport occasionnel dans la phrase: une forme telle que patria, par exemple, implique un rapport avec

quelque chose d'autre. Or, le latin vulgaire et le roman ont pour ces fonctions surtout des déterminations matérielles externes, syntagmatiques, telles que les déterminations par des prépositions ou par l'ordre des mots. L'orientation du latin vulgaire et du roman est donc, dans ce cas, la suivante: déterminations matérielles internes, paradigmatisques, pour des fonctions aussi internes, non-relationnelles, et déterminations matérielles externes, syntagmatiques, pour des fonctions aussi externes, relationnelles.

6. En partant de cette constatation, l'on peut se demander si ce même principe s'applique aussi à d'autres cas. Evidemment, il s'applique sans difficulté en ce qui concerne la comparaison des adjectifs (et, naturellement, des adverbes). En effet, les degrés de comparaison des adjectifs signifient, précisément, une comparaison actuelle entre deux ou plusieurs objets, entre deux ou plusieurs qualités, entre deux ou plusieurs degrés de la même qualité, donc l'établissement actuel d'un rapport : ils expriment une fonction par excellence "externe", relationnelle. Aussi en latin vulgaire et en roman les degrés de comparaison sont-ils, en principe, exprimés par des déterminations matérielles externes, syntagmatiques, et la comparaison synthétique propre du latin classique a été éliminée. Elle n'a été conservée que dans des cas de supplétivité, tels que bonus - melior, malus - peior, où les comparatifs étaient d'autres "mots", des formes lexicales différentes des positifs auxquels ils correspondaient. Or, dans ces cas, il ne s'agit pas d'une conservation grammaticale, mais d'une conservation lexicale, c'est-à-dire qu'on a conservé melior, peior, à côté de bonus, malus, en tant que mots différents, en tant que formes lexicales indépendantes. Qu'il en a été effectivement ainsi, on le constate clairement dans d'autres cas, où les comparatifs ont été maintenus bien que les positifs qui leur correspondaient sémantiquement mais non pas formellement aient été éliminés : ainsi dans le cas de parvus,

minor et, dans une grande partie de la Romania, dans celui de magnus, maior. Ce n'est donc pas le procédé grammatical, mais les formes lexicales en tant que telles qui ont été conservées dans ces cas.

D'ailleurs, c'est la même chose qu'on constate aussi pour les pronoms personnels, où ce n'est pas la déclinaison comme procédé, mais bien plutôt les formes ego - mihi - me, tu - tibi - te qui ont été conservées en tant que "mots" différents.

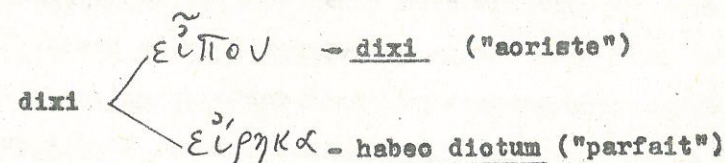
7. Mais comment le même principe pourrait-il s'appliquer au verbe latin vulgaire et roman ? Comment justifier, du point de vue typologique, des formes verbales, périphrastiques telles que habeo dictum, dicere habeo ? Ici l'opposition actuel - inactuel ne peut pas, évidemment, entrer en cause.

En effet, les temps du verbe sont en principe indifférents à la catégorie de l'actualisation. Ils ne sont pas "actualisables" ; au contraire, ils sont "actualisants" : ils actualisent la phrase toute entière en la plaçant dans une section du temps et ils constituent la base de tous les rapports à l'intérieur de la phrase. Il est vrai qu'ils surgissent en vertu d'un rapport (à savoir, un rapport au moment de la parole) et qu'ils se rangent précisément par cela dans le système verbal ; mais cela concerne leur position dans les paradigmes, et non pas leur fonctionnement dans le syntagme (c'est comme dans le cas des pronoms et des adverbes déictiques, dont les paradigmes expriment des positions spatiales ou temporelles par rapport au sujet parlant et au moment du discours). Et dans le syntagme les temps verbaux ne signifient pas un rapport "externe" ; à proprement parler, ils n'impliquent pas de rapport avec d'autres sections de la phrase.

Les temps verbaux peuvent cependant signifier dans un autre sens quelque chose de non-relacionnel ou de relacionnel.

En effet, un temps verbal peut signifier une seule position temporelle ou bien deux positions à la fois et, dans ce cas, le temps implique dans sa signification même un rapport entre deux moments. Or, les temps périphrastiques du latin vulgaire et du roman correspondent précisément à ce second cas. En latin classique on avait dans les deux cas une expression paradigmaticque, au moyen de formes simples ; plus exactement, le latin classique ne connaissait pas cette différence, c'est-à-dire qu'elle n'y était pas fonctionnelle : une forme comme dixi pouvait, selon le contexte, correspondre aussi bien à gr. εἶπον qu'à gr. εἶρηκα.

En latin vulgaire, par contre, dixi est maintenu pour la signification simple, aoristique, tandis que pour la signification relationnelle (parfait) il est remplacé par habeo dictum :



La périphrase ne signifie donc pas "la même chose" que le dixi classique ; elle ne correspond qu'à une section des possibilités d'emploi de l'ancien dixi, à savoir, à l'acception relationnelle. Elle exprime une action passée et, à la fois, un résultat actuel, à peu près : "ce qui a été dit par moi dans le passé continue d'être efficace, conserve sa valeur". Il en est de même, mutatis mutandis, pour dicere habeo, périphrase qui, à l'origine, signifie une action future et, en même temps, une intention actuelle, à peu près : "un dire futur correspond à mon intention actuelle". L'on a, par conséquent :



Il est vrai que plus tard la périphrase du type dicere habeo est "agglutinée", c'est-à-dire simplifiée, transformée en un

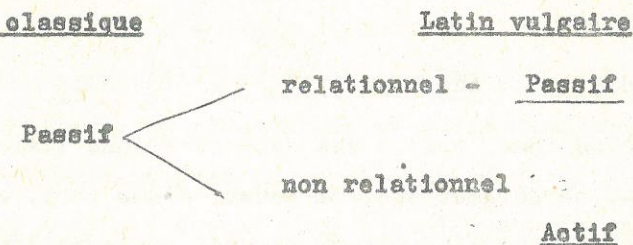


paradigme, de façon que l'ancienne détermination syntagmatique devient une détermination purement paradigmaticque (dirai, dirò, diré, direi), mais alors cette forme ne signifie plus un rapport temporel, mais tout simplement une action future, et la signification relationnelle est exprimée par d'autres périphrases, telles que je vais dire, voy a decir, vou dizer.

L'orientation typologique du verbe, en latin vulgaire et en roman, est par conséquent la même que celle du nom : les périphrases verbales ont au fond le même sens fonctionnel que les périphrases nominales. Et le rapport est ici "externe" dans le sens que la forme conjuguée de la périphrase verbale actualise la phrase dans une certaine section du temps (dans les cas mentionnés, le présent), tandis que la forme non conjuguée se rapporte à une autre section (le passé ou le futur). On pourrait dire aussi que les temps périphrastiques rendent "actuel" précisément un rapport dans le temps. C'est-à-dire que les formes simples du verbe sont fonctionnellement analogues au nombre et au genre dans le domaine nominal, tandis que ses formes périphrastiques sont analogues aux cas.

D'accord avec cette nouvelle orientation du type linguistique latin, le passif tout entier devient périphrastique (amatus sum remplace amor, et, par conséquent, l'ancien amatus sum est remplacé par amatus fui), puisque le passif, dans son sens propre, implique toujours un rapport externe, à savoir avec l'agent. En fait, là où ce rapport n'existe pas, là où l'agent n'entre pas en cause ou reste indéterminé, comme dans le cas de l'emploi impersonnel du passif latin, celui-ci n'est pas remplacé par le nouveau passif du latin vulgaire, mais par la forme pronominale ou tout simplement par la forme active (dicitur "on dit" → se dicit, dicit, par exemple rom. se zice, zice). Il en est de même pour l'emploi moyen du passif latin : nominor lee → it. mi chismo leone. L'on a, par conséquent, une distinction fonctionnelle dans le même sens de l'opposition relationnel-

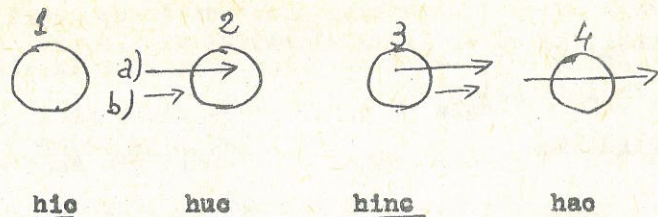
- non-relationnel, là où en latin classique il y avait, au niveau de la langue, indistinction :



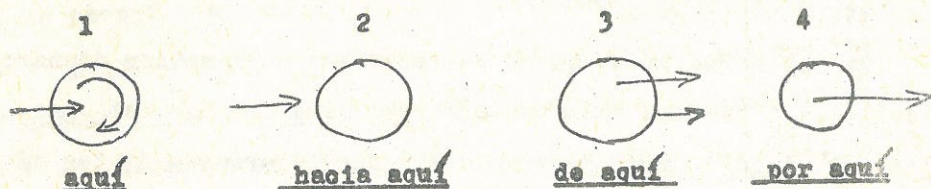
On constate donc en latin vulgaire, aussi bien pour les formes nominales que pour les formes verbales, une modification du système linguistique dans le sens suivant : pour les fonctions (significations) "internes" non-occasionnellement déterminées, non-relationnelles, on maintient les déterminations matérielles internes, absolues, paradigmaticques ; pour les fonctions externes, occasionnellement déterminées, relationnelles, pour les rapports, on introduit des déterminations matérielles, "externes", relationnelles, syntagmaticques.

8. Les innovations dans le système des adverbies déictiques de lieu en latin vulgaire se rattachent, elles aussi, à la même orientation typologique.

On dit normalement qu'en latin vulgaire la notion d'endroit et celle de direction (c'est-à-dire ibi et eo ; hic et huc, illuc et illuc) sont "confondues" dans le système de ces adverbies. Or, ceci n'est pas tout à fait exact et ne tient pas compte de la totalité du phénomène, puisqu'en réalité le changement est beaucoup plus profond et, en même temps, différent. En latin classique, le système des adverbies de lieu présentait, comme on le sait, des formes différentes pour les différentes déterminations spatiales : hic - huc - hinc - hac ; ibi - eo - inde - ea, etc. Or, pour nous limiter à la première série, chacune des formes huc, hinc, hac signifiait, évidemment, "hic + une certaine détermination" :

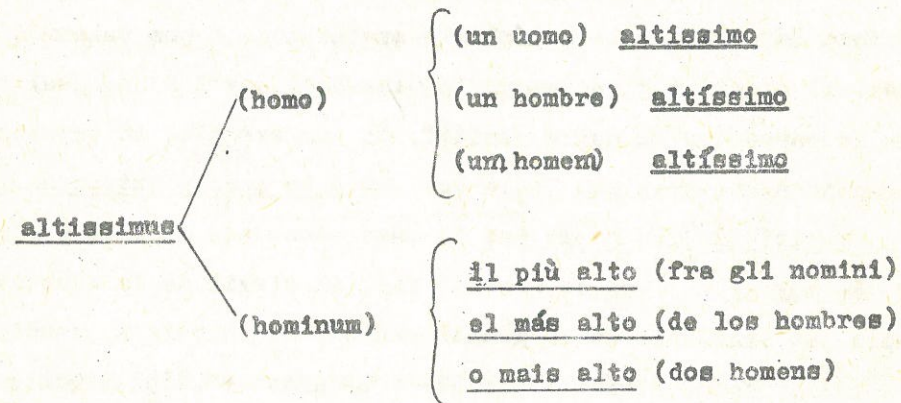


En latin classique, toutes ces déterminations étaient exprimées de façon interne, paradigmatisée. En roman, d'une part, ces mêmes déterminations sont exprimées par un procédé syntagmatique: la même forme de base s'emploie pour tous les cas, mais elle reçoit une détermination matérielle externe, selon les rapports spatiaux significés; d'autre part, "endroit" et "fin du mouvement" (non pas "direction") coïncident; pour mieux dire, le fait de "s'effectuer dans un espace" et le fait de "aboutir à son accomplissement dans un espace" sont traités comme une seule détermination, et précisément comme une détermination interne; cependant, quand il s'agit d'une relation proprement externe, quand le mouvement tout entier s'effectue à l'intérieur de l'espace en question, le roman a pour la direction aussi la détermination matérielle externe requise par ses principes typologiques. Ainsi, par exemple, en espagnol :



C'est donc seulement en ce sens qu'endroit et direction "se confondent". En réalité, on interprète le cas No. 2 du latin classique de deux manières différentes : quand il s'agit de la signification a (fin du mouvement), on l'assimile au premier cas ; quand il s'agit de la signification b (direction vers), on le traite comme quelque chose de différent, à savoir, comme une fonction relationnelle.

9. Un autre cas particulièrement intéressant à cet égard est celui du nouveau superlatif roman. On sait que le superlatif synthétique en - issimus ( - rimus ) du latin classique, perdu en latin vulgaire, a été réintroduit en italien, en espagnol et en portugais, à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance. Or, il n'a pas été réintroduit avec la signification qu'il avait en latin classique, mais uniquement pour l'emploi absolu, non-relationnel (altissimus homo). Par contre, pour la signification relationnelle (altissimus hominum), qui se rapporte expressément à une comparaison, on emploie dans les trois langues le superlatif périphrasique roman (il più alto, el más alto, o mais alto). On a donc :



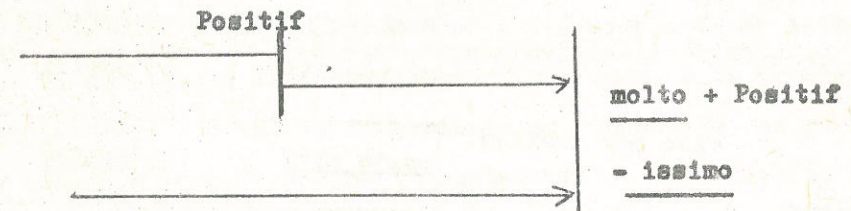
Ainsi le principe typologique roman est parfaitement observé. Le superlatif synthétique, dans son emploi élatif, correspondant exactement : l'orientation typologique romane, a été adopté sans difficulté dans les langues mentionnées et il y est même devenu tout à fait populaire. Par contre, la construction du type altissimo fra gli uomini, qui ne correspond pas à cette même orientation, reste toujours un latinisme évident et n'a jamais pénétré dans la langue courante et populaire.

Et, encore, pour le superlatif absolu lui-même, l'on peut constater une autre application tout à fait symptomatique du même principe. En effet, les trois langues romanes mentionnées disposent à cet égard de deux possibilités, à savoir, du superlatif synthéti-

que réintroduit du latin classique et du superlatif périphras-  
 tique hérité du latin vulgaire (molto alto, muy alto, muito alto).  
 Or, ces deux superlatifs absolus sont identiques en ce qui concerne  
 la désignation, mais non pas en ce qui concerne la signification :  
 les deux peuvent désigner le plus haut degré d'une qualité, et  
 c'est pourquoi ils sont très souvent interchangeables ; mais ils ne  
 signifient pas ce degré de la même façon, ils n'ont pas à propre-  
 ment parler la même signification, et de ce fait ils ne sont pas  
 interchangeables dans tous les cas. Le superlatif absolu périphras-  
 tique implique toujours un rapport avec le degré positif, rapport  
 qui, au contraire, n'est pas impliqué par le superlatif absolu syn-  
 thétique (élatif) : le superlatif synthétique a une valeur d'em-  
 phase, il signifie directement le plus haut degré d'une qualité,  
 sans le rapporter au degré positif. Si par exemple, en espagnol,  
 on répond à une question telle que ¿Qué te parece esta casa ?  
 par Es altísimo, ce n'est pas la même chose que si l'on y répond  
 par Es muy alta. Dans le premier cas, il s'agit de la constatation  
 simple et immédiate de la grande hauteur de la maison, tandis que  
 la seconde réponse signifie plutôt : "trop haute", "plus haute qu'il  
 ne fallait", "plus haute que je ne croyais". Il en est de même en  
 italien et en portugais : le superlatif absolu périphrastique en  
 roman correspond plutôt à l'emploi dit "absolu" du comparatif la-  
 tin.

Cela peut être constaté de la façon la plus claire en italien,  
 puisque l'italien dispose de cette possibilité aussi dans des cas où,  
 dans les deux autres langues, il n'existe que la possibilité péri-  
 phrastique. Juger de quelque chose dès le début par molto bene si  
 l'on ne peut pas supposer une gradation ou un rapport grâce au con-  
 texte ou à la situation paraît plutôt étrange en italien : dans un  
 tel cas, on dit, ou bien bene, ou bien benissimo. Mais s'il y a une  
 gradation, l'on peut très bien dire bene, bene, molto bene.

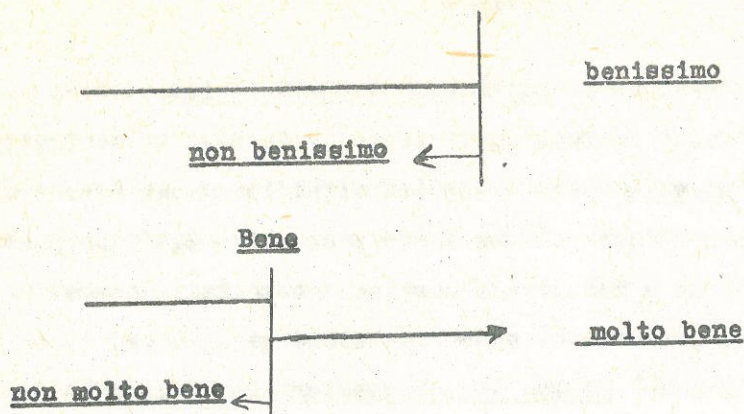
Si l'on dit à quelqu'un Lei è ancora giovanissimo, l'on  
 constate tout simplement le fait qu'il est très jeune ; au contraire,  
Lei è ancora molto giovane peut très bien signifier "vous êtes trop  
 jeune" ou même "vous n'êtes pas assez mûr pour votre âge". Supposons,  
 par exemple, qu'on nous a recommandé une jeune demoiselle comme  
 secrétaire. Elle se présente et nous constatons qu'elle est très  
 jeune. Si nous lui disons Ma Lei è giovanissima, cela signifie tout  
 simplement "vous êtes très jeune", ce qui peut être, éventuellement,  
 un compliment. Mais si on lui dit Ma Lei è molto giovane, cela sig-  
 nifie implicitement : "plus jeune que je n'ai pensé", "plus jeune  
 que ce qu'on m'a dit", "je vous trouve trop jeune", etc., c'est-à-  
 dire qu'il y a toujours un rapport implicite avec le degré positif  
giovane. L'on a, par conséquent :



Le superlatif avec molto signifie une gradation au delà du po-  
 sitif, qui dépasse le degré positif, tandis que le superlatif en  
- issimo signifie directement le plus haut degré d'une qualité, sans  
 aucun passage implicite par le degré positif. Cela est encore plus  
 évident dans les propositions négatives. Ainsi, par exemple :

- Come sa Tizio l'italiano ? - Non lo sa benissimo.  
 - Non lo sa molto bene.

La première réponse signifie "non parfaitement", mais cela  
 peut toujours être "bien" ou même "plus que bien", puisque dans ce  
 cas ce n'est que le degré le plus haut qui est nié. Au contraire,  
 la seconde réponse signifie implicitement "non bien", "moins que  
 bien", puisque ici c'est précisément le dépassement du positif  
 qui est nié.



Quelqu'un qui est non intelligentissimo peut toujours être du moins intelligent; mais quelqu'un qui est non molto intelligente est à coup sûr assez peu doué.

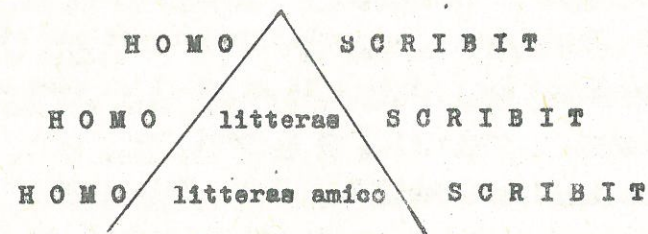
Les valeurs des superlatifs italiens (et également des superlatifs espagnols et portugais), comparées au superlatif du latin classique, se présentent donc de la façon suivante :

	avec rapport au positif	sans rapport au positif
altissimus	sans comparaison	<u>molto alto</u>
	avec comparaison	<u>altissimo</u>
	<u>il più alto</u>	

10. Tout cela se constate dans le domaine de la morphologie dans le sens traditionnel de ce terme, c'est-à-dire en ce qui concerne le plan grammatical du mot à l'intérieur de la phrase. Or, la même orientation structurale à condition qu'elle soit vraiment une orientation typologique - devait être également valable en ce qui concerne la syntaxe de la phrase. Qu'est-ce qu'on peut constater dans ce domaine ?

Le latin, on le sait, préférait aussi dans la syntaxe de la phrase le procédé de la détermination matérielle interne. En effet, ce que le mot représente sur le plan des formes à l'intérieur de la

phrase, c'est au niveau de la phrase le "noyau", représenté par le sujet et le verbe. Et "détermination matérielle interne" signifie, par rapport à ce niveau, insertion de tout autre membre de la phrase dans le noyau. On avait donc en latin classique :



C'est précisément le vrai sens de la soi-disant construction "circulaire" du latin, c'est que le latin préférait aussi dans la syntaxe de la phrase, comme dans le reste de son système grammatical, les déterminations "paradigmatiques". Or, on dit d'habitude que cette "construction circulaire" a été remplacée en latin vulgaire et en roman par la soi-disant "construction linéaire".

On aurait, en latin vulgaire et en roman, à la première place le sujet avec toutes ses déterminations et ensuite le verbe avec les déterminations verbales ("compléments"); par exemple :

HOMO bonus SCRIBIT litteras amico [ad amicum].

L'UOMO buone SCRIVE una lettera all'amico.

EL HOMBRE bueno ESCRIBE una carta al amigo, etc.

Donc : AA - AbbA - AbccbA, en latin; et en roman :

AA - AbAb - AbcAbe (où AA représente le noyau, b et c ses déterminations).

Cela est bien vrai mais, hélas, uniquement d'un point de vue superficiel et purement matériel. En réalité, le verbe n'a pas de "déterminations" dans ce sens : il est déterminant, non pas déterminé. Et ce qu'on appelle "les déterminations du verbe" ce sont en réalité des déterminations de la phrase, du noyau tout entier : la relation réelle n'est pas :

HOMO - SCRIBIT → amice

mais :

HOMO SCRIBIT → amice

La preuve évidente en est le fait que les questions concernant les soi-disant "compléments du verbe" ne peuvent pas être posées au moyen du verbe à lui seul et sans le sujet. L'on peut bien chercher le sujet à l'aide du verbe et d'un élément interrogatif : Qui est venu ? - Jean ; Cine a venit ? - Ion. Mais dans l'interrogation portant sur les soi-disant "compléments du verbe", le sujet est nécessairement déjà là, du moins implicitement (cf. esp. ¿Cuándo vino ? ¿Qué hace ?; roum. Cind a venit ?, Ce face ?), et dans beaucoup de langues, comme en français et en allemand, il doit être matériellement présent (Quand est-il venu ?, Que fait-il ? Wann ist er gekommen ? Was macht er ?) : puisque dans ce cas il s'agit de déterminations du noyau tout entier, les questions respectives doivent être posées avec tout le noyau.

Les vraies déterminations du verbe sont en réalité les soi-disant "verbes modaux" (JEAN doit LIRE, JUAN debe LEER). Malgré la forme conjuguée de doit, veut, dans des constructions telles que Jean doit lire, Jean veut lire, ces "auxiliaires modaux" y sont des déterminants et lire est le déterminé, non pas le contraire: en effet, les déterminations ultérieures du noyau ne peuvent se rapporter qu'à lire et non pas à doit, veut (Jean doit lire, veut lire-des livres) et, d'autre part, lire ne peut pas être coordonné avec de véritables compléments (cf. <sup>x</sup>Jean doit lire et cinquante francs, <sup>x</sup>Jean veut lire, une maison et un jardin).

Or, qu'est-ce qu'on constate à cet égard en roman ?

On constate justement que les déterminations du sujet, qui - en ce qui concerne le noyau - ne renferment aucun rapport extérieur, sont insérées dans le noyau (EL HOMBRE ESCRIBE - EL HOMBRE bueno

ESCRIBE, L'ÉLÈVE ECRIT - LE bon ÉLÈVE ECRIT etc.). Et c'est ce qui se constate aussi pour les véritables déterminations du verbe, c'est-à-dire pour les "verbes modaux" - Au contraire, les autres déterminations (compléments d'objet, de lieu, de temps, de mode, etc.), qui sont en réalité des déterminations du noyau tout entier et qui, à l'égard de ce dernier, représentent un rapport extérieur, sont placées en dehors du noyau (et non pas simplement "après le verbe"). On constate donc pour la phrase simple (proposition) le même principe structural que pour le mot : déterminations matérielles internes pour des fonctions internes, et déterminations matérielles externes pour des fonctions externes, pour des relations.

11. Les choses ne changent pas, en principe, en ce qui concerne la structure de la phrase complexe. Le rôle que le noyau joue dans la phrase simple (proposition) est assumé dans la phrase complexe par la "proposition principale". Or, ici encore, le latin préfère le procédé de la détermination matérielle interne, c'est-à-dire celui d'insérer la subordonnée (ou les subordonnées) dans la principale. Par exemple :

1. HOMO qui scit SCRIBIT
2. HOMO id quod scit SCRIBIT
3. HOMO eum vult SCRIBIT

En roman, nous trouvons par contre :

1. L'HOMME qui sait ÉCRIT

mais :

2. L'HOMME ECRIT ce qu'il sait

et

- a) L'UOMO quando vuole SCRIVE
3. b) L'UOMO SCRIVE quando vuole

ce qui veut dire ceci : si la proposition subordonnée est une détermination du sujet de la principale (1er cas), c'est-à-dire une détermination interne, elle est placée à l'intérieur de la proposi-

tion principale, comme en latin; mais si la proposition subordonnée est un soi-disant "complément du verbe", c'est-à-dire une détermination de la proposition principale toute entière (2<sup>ème</sup> cas), elle est placée en dehors de la principale. C'est ce qui rend possible la différence particulièrement intéressante que nous constatons dans nos exemples italiens (3<sup>ème</sup> cas) et qui révèle les deux interprétations possibles de l'exemple latin correspondant : dans l'interprétation a), l'expression quando vuole est une détermination du sujet, signifiant : "si l'homme est un homme de volonté", "si l'homme possède une forte volonté" ; par contre, dans l'interprétation b), la même expression matérielle est une détermination de la proposition principale toute entière, exprimant des circonstances dans lesquelles l'acte d'écrire se produit :

"à chaque moment où il (l'homme) le veut",

"en n'importe quel moment".

Dans la phrase complexe, le roman révèle donc les mêmes principes de structuration que dans la phrase simple et dans la morphologie du mot.

12. En ce qui concerne les effets de la même orientation générale du système linguistique dans le domaine du lexique, nous nous limiterons à un seul exemple : celui des diminutifs.

On sait qu'un des traits les plus remarquables du lexique du latin vulgaire c'est la dérivation très développée et, en particulier, la soi-disant "tendance" à former des diminutifs et des augmentatifs, ce qui, du reste, constitue jusqu'à nos jours un aspect caractéristique de la plupart des langues romanes. Cf. par exemple: it. donna - donnina - donnino - donnetta - donnicciuola - donnona - donnone - donnaccia, uomo, omino, ometto - omicciuolo, omone - omaccio - omaccione. Un pequeño libro, sans un contexte déterminé, n'est pas bien dit en espagnol : l'on dit et l'on doit dire un librito ; de même en portugais : non pas um pequene

livro mais um livrinho, et en roumain : non pas o carte mică, mais o cărtuție, o cărticică.

Cette "tendance" - qui serait évidemment en contradiction avec le caractère soi-disant analytique des langues romanes - est en général attribuée à "l'expressivité populaire" et quelquefois on parle même d'une "expressivité imagée typique des peuples romans", ce qui est assez naïf et, du reste, tout à fait inexact du point de vue linguistique. A la rigueur, des qualificatifs tels que "expressif" et "inexpressif" peuvent être appliqués seulement à un acte concret de parole ou bien à un texte, et non pas à la technique de la langue qui, en tant que telle, reste indéterminée à cet égard. Or, les diminutifs et les augmentifs appartiennent à la technique de la langue, qui n'est ni expressive ni inexpressive, et non pas seulement à l'emploi de la langue dans le discours.

On pourrait aussi se demander si les Romains, en tant que collectivité, sont vraiment plus expressifs que d'autres peuples. Mais quoiqu'il en soit, cela n'est point une question linguistique. Du point de vue linguistique, les diminutifs et les augmentifs sont tout simplement des procédés pour l'expression dans le mot même, c'est-à-dire pour l'expression interne, paradigmatique, de certaines qualités générales élémentaires (petit - grand, souvent combinées, dans l'un ou dans l'autre sens, avec les qualités, aussi élémentaires, bon-mauvais) que l'on considère comme des qualités permanentes, inhérentes et essentielles des objets auxquels ils se rapportent.

Et ils ne signifient pas, en roumain, la même chose que les nexus substantif + adjectif, mais toujours quelque chose de non-relationnel. En échange, s'il s'agit d'un rapport, d'une comparaison explicite ou implicite, on trouve également dans les langues romanes mentionnées, en dépit de leur préférence pour les diminutifs, uniquement la détermination au moyen des adjectifs. Ainsi, par

exemple : un libro pequeno y uno grande, un libro grosso e uno piccolo (non pas: un librone e un libriccino), Quale libro vuole ? Voglio il piccolo, non il grande (non pas: Voglio il libriccino, non il librone). Ici encore, des exemples le plus symptomatiques sont ceux qui présentent une opposition nette entre les deux possibilités. Ainsi, si je dis pas exemple, en italien ou en espagnol : Prima voglio costruirmi una casetta. Primero quiero construirme una casita, cela implique, sans doute, que j'ai d'autres intentions pour plus tard, mais aucune allusion à une autre maison ; au contraire, si je dis : Prima voglio costruirmi una casa piccola. Primero quiero construirme una casa pequeña, cela signifie implicitement : "et non pas la grande maison que je voulais, à laquelle j'ai pensé, que je ne peux pas faire bâtir à présent, mais que je ferai peut-être bâtir plus tard" etc. Et un dernier exemple: une série de livres pour les enfants, qui s'appelaient en anglais The little golden books et en français Les petits livres d'or, a été deux fois traduite en espagnol, au Mexique avec le titre Los pequeños libros de oro, et en Argentine avec le titre Los libritos de oro. Or, la traduction espagnole exacte est, dans ce cas, sans aucun doute, la traduction faite en Argentine : le titre adopté au Mexique implique l'opposition à une autre série, qui devrait s'appeler Los grandes libros de oro ou du moins Los libros de oro.

13. Nous avons donc constaté la même orientation typologique, les mêmes principes de structuration dans la "morphologie", dans la "syntaxe" et dans le lexique des langues romanes.

Il faut cependant souligner qu'il s'agit précisément d'une "orientation généralisée" du système ou, mieux, des systèmes des langues romanes et non pas de lois de nécessité, rigides et sans exceptions. Dans le détail, il faut toujours tenir compte aussi de la liberté inhérente à tout système linguistique. Ainsi, par exemple, dans le cas de la phrase simple et dans celui de la phrase

complexe, l'on peut toujours - en vue de finalités subjectives - changer l'ordre des mots ou celui des propositions, là où ceci n'entraîne pas de différences dans la signification objective : en effet, les règles du système ne sont obligatoires qu'en ce qui concerne les différences sémantiques objectives: ainsi, par exemple, dans le cas de L'uomo quando vuole scrive / scrive quando vuole, qui comporte une distinction objectivement fonctionnelle ; mais même dans de tels cas, il est très souvent possible de remplacer un procédé grammatical par un autre (par exemple par l'intonation).

D'autre part, aucun système historiquement réalisé ne correspond exactement, entièrement et exclusivement à une seule orientation typologique, puisque les systèmes, historiquement réalisés, contiennent toujours des restes de systèmes plus anciens ainsi que des préludes de systèmes nouveaux. Ainsi, l'expression paradigmatique des fonctions était, sans aucun doute, prépondérante en latin; cependant le latin connaissait aussi un emploi assez large des prépositions pour des fonctions casuelles, et la comparaison des adjectifs et adverbess y était en grand partie périphrastique; de même, la moitié du passif était périphrastique déjà en latin classique et, malgré la préférence pour la soi-disant "construction circulaire", certaines propositions subordonnées comme les causales, les consécutives et les finales, y étaient placées très souvent, et même normalement en dehors de la proposition principale: le type linguistique roman est certainement très différent du type latin, mais il n'est pas né ex nihilo : au fond, il constitue le développement d'une série de possibilités du système latin.

14. Il faut aussi souligner expressément que la typologie ne s'identifie pas avec l'explication historique des changements linguistiques : elle n'est que constatation et description de la technique de la langue à son niveau le plus haut et dans ses traits les

plus généraux. La motivation des changements linguistiques par le type a, par conséquent, la même valeur et le même status théorique que les explications par le système; cf. à cet égard notre Sinronía, diacronía e historia. Montevideo 1958.

15. Finalement, on doit remarquer que, dans l'histoire d'une langue, l'orientation typologique du système peut changer même avant d'aboutir à sa complète réalisation. C'est, parmi les langues romanes, le cas du français. Le français manifestait au Moyen Âge la même orientation générale que les autres langues romanes et il était même plus conservateur, puisqu'il ne conservait pas seulement la distinction entre le singulier et le pluriel; mais ainsi une déclinaison à deux cas, du moins pour le masculin. Mais, avec la perte totale de la déclinaison, à la suite de l'amuïssement de l's final, le français a perdu en même temps, dans la plupart des cas, la différence entre le singulier et le pluriel. Ainsi il ne pouvait utiliser pour cette distinction que des déterminations syntagmatiques. Et le français a visé depuis lors aux déterminants syntagmatiques pour toutes les fonctions grammaticales, en effaçant graduellement la différence entre les déterminations internes et externes, non seulement pour les formes nominales mais aussi pour le verbe (cf. j'aime, tu aimes, il aime, ils aiment). Ce n'est donc pas par hasard que dans d'autres cas aussi le français a subi des changements très profonds entre sa phase ancienne et sa phase moderne. Ce n'est pas par hasard, par exemple, que le français ne connaît qu'un emploi très restreint des diminutifs et se trouve, à cet égard, si proche de l'anglais, c'est-à-dire d'une autre langue typiquement syntagmatique. On a attribué ce fait au "goût linguistique" français et à l'action de certains grammairiens, tels que Malherbe et Vaugelas. Mais ce n'est pas une explication suffisante ni convaincante. À notre avis, le problème des diminutifs doit être considéré dans un contexte plus large et en relation avec d'autres

traits caractéristiques du français, pour lesquels une action des grammairiens ne peut pas être invoquée; par exemple, avec le fait que le français a été le centre de diffusion des formes surcomposées, c'est-à-dire des formes hyperanalytiques, deux fois périphrastiques (type j'ai eu fait), ou avec le fait que le français, en dépit de sa très profonde et très intense "relatinisation" à l'époque de l'humanisation et de la Renaissance n'a pas adopté le superlatif synthétique en -issimus, qui pourtant est devenu tellement populaire dans d'autres langues romanes (les italianismes comme sérénissime, richissime ne correspondent pas en français à un procédé grammatical et n'y sont que des faits lexicaux sporadiques); ou encore avec le fait que beaucoup de formes lexicales simples de l'ancien français ont été remplacées en moyen français et en français moderne par des périphrases (par exemple arbroie → bouquet d'arbres, belais → d'une manière plus belle). L'ancien français était même, dans son lexique ainsi que dans sa grammaire, plus "synthétique" que les autres langues romanes; au contraire, le français moderne est beaucoup plus "analytique". Plus exactement, le français est la seule langue romane qui soit vraiment "analytique". Par contre, les autres langues romanes ne sont ni analytiques, ni synthétiques, puisqu'elles suivent un principe structural inconnu - en tant que principe général - aussi bien aux langues analytiques qu'aux langues synthétiques, précisément le principe de la distinction entre les fonctions relationnelles et non-relationnelles et, parallèlement, entre les déterminations matérielles externes et internes. Naturellement, le français reste toujours "roman", puisque la notion de "roman" est une notion historique, et non pas typologique; mais, du point de vue typologique, il occupe aujourd'hui une position tout à fait "excentrique" par rapport aux autres langues



romanes et, surtout il est très éloigné du roumain qui, lui aussi, s'écarte en partie, dans une autre direction, du type roman fondamental.